

Du souvenir au récit

J'ai 10 ans.

Décembre 1985. 10 ans, déjà plus grande que mes congénères, d'allure élancée, j'arborais une chevelure bouclée indomptable. Créole à la peau tannée, fille d'un père sans emploi et d'une mère institutrice, je résidais dans le chef-lieu, loin des terres d'origine de mes parents.

Leur point d'ancre, Salazie, plus précisément « p'tit-trou ». Ces deux-là avaient grandi à quelques encablures l'un de l'autre, leurs familles respectives partageant le même amour pour la terre. Alors dès que possible, nous rendions visite aux taties, tontons mais surtout aux grands-parents, tous agriculteurs dont certains encore en activité.

Niché au cœur d'un écrin vert se trouvait la maison familiale des PAYET. Une case aux multiples extensions en bois sous tôle, aux nombreux dénivélés au sol et à la décoration très « granny chic », tendance de nos jours. Sur les meubles en bois exotiques trônaient une accumulation de bibelots en tout genre dont l'intemporalité rendait mystérieux chaque objet. La demeure disposait de quatre grandes chambres à l'agencement dépareillée et accompagnées d'une odeur tenace d'humidité qu'elle que soit la saison. Chaque armoire renfermait quant à elle des senteurs de naphtaline. Sous le lit dépassait le pot de chambre en fer émaillé aux motifs bleutés. La grande varangue donnait sur une immense cour où rivalisaient d'éclat une multitude d'anthuriums à l'ombre des pieds de bois. Cet espace de réception permettait de réunir chaque dimanche notre grande famille. Ce rendez-vous hebdomadaire variait peu. Mémé nous accueillait immanquablement avec ce même sourire chaleureux, sa voix fluette et ses gestes d'une infinie tendresse lorsqu'elle nous prenait le visage entre ses mains. Un câlin à Pépé dont la barbe nous irritait les joues. Pour se faire pardonner, il gonflait nos poches de bonbons acidulés. Et nous disparaissions pour jouer entre cousins, cousines.

Nous étions de nouveau visibles quand l'apéritif se mettait en place. Les adultes trinquaient au punch. Nous, au solpak tout en dévorant les beignets de fleur de capucine ou les piments farcis au thon de marraine.

A midi tapante, chaque convive prenait place autour de cette table, et moi, je cherchais à m'asseoir auprès de mes cousines. Le cérémonial du déjeuner prenait davantage de consistance au moment où Mémé déposait le sacro-saint gratin de pâtes. Encore fumant, cette entrée patientait quelques minutes encore avant d'être servie. Il incombaît à un membre de la famille de réciter le bénédicté, mains jointes en signe de recueillement. Nous terminions d'un même chœur les remerciements. Puis était servi le carry de poulet, une belle bête élevée aux grains et autres épluchures à l'arrière de la maison. Il y foisonnait tout un panel d'animaux, poules, coqs, pintades, canard, oies, lapins. Dans les champs de canne jouxtant la basse-cour, on y trouvait une vache au prénom féminin. Aux

effluves portés par les alizés, on devinait également un élevage porcin plus en retrait des habitations. Un cabanon en bois faisait office de cabinet. Royaume des mouches, les gonds couinaient à chaque ouverture. On ne lambinait pas sur le trône. Mémé avait pour habitude d'y accompagner ses petits-enfants. Cet immense domaine était également le terrain de jeu de trois chats.

A peine la dernière bouchée avalée, Mémé se levait pour préparer le café, le pas sûr, la démarche affirmée comme son caractère. Ce petit bout de femme régnait sur conjoint et enfants. Hors de question de se présenter un piercing à l'oreille, même à 40 ans, d'afficher un décolleté au féminin comme au masculin. On frôlait le port de maillot de corps type marcel pour les hommes. Les cheveux longs n'avaient pas leur place dans cette famille à l'éducation judéo chrétienne.

Une myriade de douceurs maison accompagnait le café coulé : gateau ti-son, marbré chouchou chocolat, bonbon coco, tranche de confiture papaye. Sans oublier le manioc au sucre parfumé à la vanille tout juste cuisiné par les taties. Mon estomac plein pouvait encore accueillir quelques grammes de cette nourriture hyper calorique. J'avais 10 ans et l'apanage de la jeunesse.

Parfois, ce moment de bonheur simple se prolongeait quand nous remarquions que nos mères se rendaient dans les champs, vanne à la main. La perspective de diner composé d'un brède chouchou avec des saucisses frites ravissait d'avance nos papilles et rallongeait nos jeux.

Epuisée, je m'endormais sur la banquette arrière de la Ford Escort sans craindre le non-port de la ceinture de sécurité inexistante à l'époque. Nous arrivions à bon port à chaque fois.

Isabelle